
3 1761 08265676 0



LE CHEVALIER NOIR, OU LE DÉVOUEMENT DE L'AMITIÉ.

Drame à grand spectacle et en trois Actes, mêlé de Pantomime, Chants et Combats.

PAR J. G. A. CUVELIER, l'un des fondateurs et associé correspondant de la société Philotechnique.

Représenté pour la première fois sur le théâtre de la Cité-Variétés à Paris, le 17 prairial, an 9.

Un serviteur attaché, est un ami plus sûr que la plupart de ceux que l'on rencontre dans le monde... Combien d'esclaves ? que l'opinion et le préjugé dédaignent, ont fait éclater pour leurs maîtres un zèle, une générosité si noble, qu'ils mèritent d'être célébrés à bien plus juste titre que tant de héros que l'Univers admire.

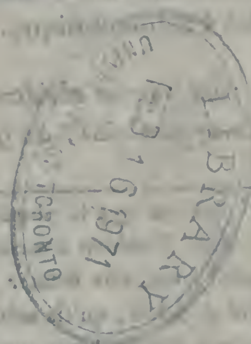
Morale universelle.

A PARIS,

Se vend les soirs audit Théâtre.

Et chez BARBA, Palais-Egalité, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN IX.


LIBRARY
FEB 16 1971

A MON AMI RICHEBRAQUE.

Le Dévouement de l'Amitié : tel est le titre de ma pièce nouvelle.... A qui en offrirai-je la dédicace ? à celui qui, par ses vertus, m'inspira mon sujet.... Dussé-je blesser ta modestie, je dois à la vérité de rappeler cet instant critique, où revenant des armées inscrit par anticipation sur la liste des morts, trouvant le sceau de la justice sur ma porte, pouvant à peine soutenir mon corps affoibli sur mes jambes chancellantes, je fus reçu dans tes bras et porté dans ton asyle, qui devint le mien... Tu m'imposes silence, je t'obéis ; mais si le public sourit à cette imparfaite esquisse, songes que mon succès n'est dû qu'à toi, car, lorsque je la traçai, c'est toi seul qui guida mes pinceaux.

Cuvelier.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALAMAR, surnommé le chevalier Noir, descendant des princes Maures.	Citoyens *Périn.*
Don SALVADOR, chevalier espagnol, époux d'Almansine.	*Lafitte.*
PICARONNÉ, écuyer d'Alamar.	*Ribié.*
PÉDRO, villageois, père de Stéphana.	*Pompée.*
Un Paysan parlant.	*Roland.*
Un chef des gardes d'Alamar, ou premier homme d'armes.	*S. Martin.*
Deux hommes d'armes.	{ *Dumouchel.* *Marty.*
ALMANSINE, épouse de don Salvador.	Mad. *Ribié.*
Donna HERMOSA, vieille maure au service d'Alamar.	Mad. *Hainaut.*
ROSA, fille de Salvador et d'Almansine.	Mlle. *Agathe.*
STÉPHANA, jeune villageoise, fille de Pédro.	Mlle *Moucassin.*
Gardes d'Alamar, dont une partie maures.	
Villageois et Villageoises espagnols.	

La scène se passe dans le royaume de Grenade, en Espagne, environ cinquante ans après l'expulsion des maures; c'est-à-dire vers le milieu du seizième siècle.

Nota. Tous les endroits marqués d'une (M), indiquent la musique mise en action.

Variante de la Scène Ve du IIIe Acte, dans le cas ou l'acteur jouant le rôle d'Alamar ne pourrait faire le combat.

SALVADOR.

Tu en as menti, par ta gorge.... s'il reste dans ton ame une seule étincelle du feu sacré de l'honneur, je te défie toi et les tiens.

(Il jette son gand.)

Le Ier. HOMME D'ARMES, *ramassant le gand.*

Je ramasse le gage du combat..... (*à Salvador.*) Je maintiens le dire de mon souverain, et j'atteste que ta bouche seule à proféré le mensonge...... *(à Alamar.)* Prince, je demande le combat à outrance.....

ALAMAR.

Le combat à outrance est permis entre les deux nobles chevaliers; mais à la condititon que ce bucher servira de tombeau au vaincu. (M)

Salvador et l'homme d'armes acceptent les propositions. *(Combat etc.)*

LE
CHEVALIER NOIR.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne; à droite de l'acteur, à l'avant-scène, une cabane de villageois ; à gauche un banc de gazon sous des berceaux de fleurs ; dans le fond, la terrasse d'un vieux château bâti dans le tems des Maures, et portant les caractères de ce genre d'architecture; au bout de la terrasse, un pont-levis qui ferme l'entrée du château. On descend de la terrasse par un escalier en pierre.

SCENE PREMIERE.

PÉDRO, STÉPHANA, *sortant de la cabane.*

PEDRO, *avec colère.*

Eh bien ! moi, je vous défends de lui parler.

STÉPHANA *suppliant.*

Mon père !

PEDRO, *l'imitant.*

Ma fille !

STÉPHANA.

Que vous a fait ce pauvre garçon ?

PEDRO.

Ce qu'il m'a fait !..... ce qu'il m'a fait !.....

STÉPHANA.

N'est-il pas empressé à me faire la cour ?...., à me se[illegible]r avec respect ?

PEDRO.

Le respect est le masque de celui qui veut faire tomber l'innocence dans le piège....

STÉPHANA.

Quel piège puis-je redouter ?.... Picaroné veut devenir mon époux, il me l'a juré.

PEDRO.

Lui ! jamais....

STÉPHANA.

Pourquoi le refuserait-on ? Il est l'écuyer d'un grand seigneur.

PEDRO.

Dites le valet d'un tyran.

STÉPHANA.

Il a du bien, et nous sommes pauvres.

PEDRO.

La pauvreté avec l'honneur, vaut mieux que la richesse toute seule.

STÉPHANA.

Qui nous a dit que le signor Picaronné ne fut pas honnête ?

PEDRO.

Sachons qui tu hantes, dit le vieux proverbe, *je te dirai qui tu es*.... Picaronné n'est-il pas l'écuyer et le confident de cet Alamar, ce descendant des Maures, établi depuis peu dans ce vieux château ? de cet homme dont la tyrannie désole nos contrées, et qu'on a surnommé le chevalier Noir, plutôt à cause de son ame que de sa figure.

STEPHANA.

La nécessité, et non son inclination, a pû le forcer à s'attacher à un tel maître.

PEDRO.

Et qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que cette femme et cet enfant, que le seigneur Alamar retient en captivité ? est-ce aussi la nécessité qui force Picaronné de leur servir de geolier.

STEPHANA.

N'est-il pas obligé d'obéir à son seigneur ?

PEDRO.

On doit fuir le criminel quand on n'a pas la puissance de punir le crime.

STEPHANA, *à part avec un soupir.*

Adieu mes espérances !

PEDRO.

Le fier Alamar n'a pas oublié la race dont il est descendu ; il défie, il attaque tous les suzerains du voisinage ; il fait charger de chaînes les chevaliers qui ont le malheur de passer sur ses terres ; tôt ou tard, ma fille, le ciel et les hommes se réuniront pour le punir : et alors, crois-tu que celui qui fut son confident et l'instrument de ses forfaits, ne partagera pas son supplice ?

STEPHANA.

O ! mon père, cette idée me fait frémir ! . . . Ce Picaronné paraît si bon, si gai... qui aurait pu penser ?... quel domage !...

PEDRO.

L'être foible, dirigé par un scélérat, est plus à craindre, cent fois, que celui qui le fait mouvoir. Je puis compter sur ton obéissance ?

STEPHANA, *avec regret.*

Il en coutera beaucoup à la pauvre Stéphana ; mais, puisque son père l'exige....

PEDRO.

La vertu suivra les conseils de la sage expérience.

STEPHANA, *soupirant.*

Je le promets.

PEDRO.

Fille intéressante! ton père te bénit d'avance, le ciel te bénira comme lui. (M)

Il embrasse sa fille sur le front, et, après un jeu muet, par lequel il exprime toute sa sensibilité, il sort en prenant une hache et s'enfonce dans le bois.

SCENE II.

STÉPHANA, *seule.*

(*Elle revient sur l'avant-scène, triste, affligée, et jetant à a dérobée quelques regards vers la terrasse. El'e chante.*)

ROMANCE, (*musique de Cuvelier.*)

Pourquoi l'amour et la raison
Ne peuvent-ils jamais s'entendre?
Le premier dit oui, d'un air tendre,
La seconde aussi-tôt dit non;
Jeunes filles venez apprendre.
Combien coute un peu de bonheur!
Quel plaisir de donner son cœur!
Quelle peine de le reprendre!...

Dans les fleurs qu'aiment les zéphirs,
Je voudrois choisir la plus belle;
Hélas! une épine cruelle,
Soudain s'oppose à mes desirs.

même refrein.

Jeunes filles, etc.

SCENE III.

STEPHANA, PICARONNÉ.

(*Picaronné paraît sur la terrasse, et lorsque Stéphana a cessé de chanter, il chante à son tour et s'accompagne d'une guittare.*

(1) Point de soucis, point de chagrin,
C'est un voyage que la vie,
Le mauvais tems d'hier s'oublie,
Si l'on espère un plus beau lendemain.
Mauvais gîte, hôtesse jolie,
Ici bas tout est compensé;
Buvons le vin s'il est versé,
C'est la bonne philosophie.

---

(1) Cet air peut se passer si l'acteur ne chante pas; alors on suit la Partition pantomime qui y supplée.

STEPHANA, *après l'avoir écouté avec émotion.*

C'est Picaronné! ô mon père! J'ai promis de t'obéir : fuyons.
Elle se sauve dans sa cabane. (M.)

(*Picaronné descend en scène, il cherche Stéphana sous le berceau, ensuite dans la cabane; il la ramène en scène malgré sa modeste résistance.*

PICARONNÉ.

D'ou vient donc cette résistance?

STEPHANA.

Laissez moi.

PICARONNÉ.

D'ou vient cet air boudeur?

STEPHANA.

Laissez-moi, vous dis-je.

PICARONNÉ.

Est-ce que Stéphana n'aime plus son Picaronné!

STEPHANA.

Oh! que non.

PICARONNÉ.

Tu m'aimes donc encore?

STEPHANA.

Oh! que oui.

PICARONNÉ.

Gentille Seignorita. (*Il veut l'embrasser.*)

STEPHANA, *l'arrêtant.*

Vas t'en Picaronné, c'est le plus sûr parti

PICARONNÉ.

M'en aller! ma foi non, je suis fort bien ici. (*Il la prend dans ses bras.*)

STEPHANA, *se dégageant.*

Fort mal.... si on nous voyait?

PICARONNÉ.

Et qui donc?

STEPHANA.

Mon père.

PICARONNÉ.

Ton père?..... bah! nous le mettrons dans nos intérêts.

STEPHANA.

Hélas! impossible!

PICARONNÉ.

Impossible! pourquoi?

STEPHANA.

Il dit que celui qui hante un méchant, doit être un méchant lui-même.

PICARONNÉ.

Je devine.

STEPHANA.

Partant, il ne veut plus de toi pour son gendre ?

PICARONNÉ.

N'est-ce que cela, petite ?

STEPHANA.

Comment que cela ? en faut-il davantage pour me désoler !

PICARONNÉ.

Charmante ! elle est charmante !

STEPHANA.

Sais-tu qu'il ma défendu de te voir.... de te parler....

PICARONNÉ, *souriant.*

Parce que je suis un méchant ?

STEPHANA.

Sans doute.

PICARONNÉ.

Ma bonne amie, donne moi ta main.

STEPHANA.

Ma main !

PICARONNÉ.

Oui, ta main.... (*elle lui donne sa main.*) Tout est arrangé, nous voilà mariés...

STEPHANA.

Ceci n'est point du tout un jeu.

PICARONNÉ.

Non, ma belle, je t'assure.

STÉPHANA.

Mon pére a parlé très-sérieusement.

PICARONNÉ.

Je parle de même.

STEPHANA, *fâchée.*

Picaronné, cette plaisanterie me déplaît.

PICARONNÉ.

Eh bien ! il faut donc t'apprendre ; (*à part*) le lui apprendrai-je ? Ce n'est pas mon secret, c'est celui d'un autre.... Non, Picaronné, il ne faut pas le lui apprendre.

STEPHANA.

Finiras-tu ?

PICARONNÉ.

Un moment. (*à part.*) Mais mon bonheur dépend de cette confidence ; je dois, je puis compter sur elle et sur son père.... Ils sauront peut-être m'aider dans mon entreprise... Il faut le lui apprendre.

STEPHANA, *s'en allant.*

Adieu Picaronné, plus de mariage.

PICARONNÉ, *l'arrêtant.*

Per dios ! quelle vivacité ! Apprends donc.... mais sur ta vie ne vas pas le révéler.

STEPHANA, *frappant du pied.*

Il me ferait mourir d'impatience.....

PICARONNÉ.

Apprends que cette femme retenue prisonnière dans ce château..

STEPHANA.

Eh bien?

PICARONNÉ.

Est la seignora Almansine, épouse du chevalier don Salvador, mon ancien maître.... que Rosa, cette enfant, est leur fille légitime : apprends que je ne suis entré au service du maure Alamar, que vous appelés le chevalier Noir, que pour sauver ma chère maîtresse, ou du moins la consoler dans sa captivité.

STEPHANA, *avec amour.*

Bon, Picaronné... mon cœur ne me trompait donc pas. (*Après une pause.*) Mais quel motif assez puissant a pu te résoudre à t'exposer à de si grands dangers ?

PICARONNÉ.

L'amitié et la reconnaissance.... Almansine fut nourrie dans les montagnes des Asturies par ma propre mère.... Elle est ma sœur... elle m'aime comme un frère, et don Salvador, son époux, m'a deux fois conservé la vie... Juge avec quel plaisir je la sacrifierais pour eux.

STEPHANA.

Comment la belle Almansine est-elle tombée dans les fers du chevalier Noir ?

PICARONNÉ.

Ce fut à Séville, dans un tournoi donné par l'Infant. .. Alamar avait été loyalement vaincu par don Salvador, il était couché sur la poussière.... il se relève furieux... il jette les armes courtoises, il tire son cimeterre et attaque son vainqueur... Aussi-tôt, au mépris des lois sacrées de la chevalerie, une foule de gens d'armes, la lance haute, se précipitent dans l'arêne; les barrières sont renversées, les spectateurs effrayés s'enfuient, la discorde règne dans l'assemblée : envain l'Infant et les juges du camp veulent rétablir l'ordre; leurs voix sont étouffées par les voix des combattans et les cris des dames.... Bientôt ce n'est plus qu'une mêlée générale. Au milieu de ce tumulte Almansine et sa fille sont enlevées ; Alamar disparaît avec elles, et don Salvador reste mourant sur la place.

STEPHANA.

Quelle funeste aventure !

PICARONNÉ.

Je m'attachai à ma bonne maîtresse.... Je suivis par tout ses

pas... Nous passâmes dans le royaume de Grenade ; nous vinmes habiter ce château.... Ma franchise et ma gaîté plurent à mon seigneur ; il me donna sa confiance comme à un homme peu dangereux et pouvant servir son amour auprès d'Almansine, qui, jusqu'à ce jour, a rejetté ses vœux avec indignation.... Je puis approcher à chaque instant de ma noble sœur, l'encourager, la consoler, et attendre le moment, qui n'est pas éloigné peut-être, de l'arracher des mains de son persécuteur, et de rendre à la liberté deux créatures intéressantes.

STÉPHANA.

Et le prince n'a pas vengé l'attentat commis en sa présence ?

PICARONNÉ.

Les princes ainsi que les autres sont bien forcés de souffrir ce qu'ils ne peuvent empêcher.... Alamar, est un des descendans des anciens rois Maures ; il est encore tout puissant dans cette province nouvellement conquise ; la cour craindrait de l'offenser et de le porter à la révolte.... Ici, comme ailleurs, le plus fort a toujours raison....

STÉPHANA.

Tu avais deviné juste, Picaronné : nous voilà mariés, car mon père aime les bons et déteste les méchans. (M.)

PICARONNE, *après avoir regardé au fond de la scène.*

Almansine vient, suivant sa coutume, se promener avec sa fille, sur la terrasse.... Retirons-nous sous ces berceaux, tu vas voir combien elle est touchante dans sa douleur. (M.)

SCENE IV.

PICARONNÉ ET STÉPHANA, *sous le berceau.*

ALMANSINE, ROSA ET GARDES, (*sur la terrasse.*

Le pont levis se baisse, quatre nègres armés de massues sortent du château, deux se placent sur l'escalier, les deux autres à la porte.

Almansine paraît avec sa fille ; elle lui prodigue les caresses les plus tendres, Almansine est triste, abattue, les caresses de sa fille semblent la ranimer.

SCENE V.

LES PRECEDENS, ALAMAR, Gardes.

Alamar, aborde Almansine, qui marque le plus grand effroi à sa vue ; il l'engage à descendre de la terrasse, Almansine refuse sa main qu'il lui présente, et prenant celle de sa fille, elle descend en scène suivie de son tyran ; les gardes

se déployent sur la terrasse, Alamar fait un signe à Stephana et Picaronné qui le saluent avec crainte, et se retirent dans le fond de la scène.

ALAMAR.

Vous avez désiré respirer l'air pur de la campagne; vous voyez, madame, avec quel empressement j'exécute vos ordres.

ALMANSINE.

Des ordres! une captive en a-t-elle à donner?

ALAMAR.

Une captive comme vous, n'a qu'un seul mot à dire pour devenir souveraine.

ALMANSINE.

Souveraine au prix de l'honneur! plutôt un esclavage éternel.

ALAMAR.

Croyez-vous que ma main ne soit pas digne de presser celle d'Almansine.

ALMANSINE

Cette main est flétrie.

ALAMAR.

Vous ignorez que le sang des rois coule dans les veines d'Alamar.

ALMANSINE.

Qu'importe le sang dont on est issu.... quand par ses propres vertus on ne sait pas l'honorer.

ALAMAR, *avec colère.*

Le téméraire dont la bouche eut osé proférér un tel blasphême, aurait vécu. (*avec ironie*) Mais vous êtes une femme.

ALMANSINE.

Ainsi la faiblesse de mon sexe est une raison pour l'opprimer.

ALAMAR, *avec tendresse.*

Pouvez-vous accuser d'oppression celui qui vous offre sa fortune en échange de votre cœur.

ALMANSINE, *montrant sa fille.*

Ma fortune, la voilà!.... je n'en desire pas d'autre; quand à mon cœur, il est à celui que tes mains ont assassiné. (*avec chaleur.*) Mais que dis-je, mon époux respire peut-être encore.... peut-être cherche-t-il son Almansine.... Il va venir bientôt sauver sa fidèle amie, et punir un lâche ravisseur.

ALAMAR, *avec colère.*

Si ton époux vivait, c'est lui seul que je punirais des vœux d'une épouse téméraire, (*avec un sourire amer.*) mais ne t'en flatte pas, mon bras accoutumé a vaincre m'a délivré d'un odieux rival.

ALMANSINE.

Si ta bouche a dit la verité, je n'attends plus de toi qu'un seul bienfait.

ALAMAR.

Parle.

ALMANSINE, *avec force.*

La mort.

ALAMAR.

Moi détruire l'objet le plus aimable que la nature ait formé! non, non, je veux que tu vives, belle Almansine, pour jouir de mes bienfaits, et voir tes jours embellis par l'amour d'Alamar.

ALMANSINE.

Tes bienfaits, ton amour.... seraient pour moi le plus affreux supplice.... Soit que mon époux vive, soit qu'il ait succombé, ne t'imagines pas que tu puisse jamais attendrir mon cœur : je serai fidèle à la mémoire de Salvador.... je le jure à la face du ciel, protecteur de l'innocence; et que ma main se desséchesse plutôt que de violer ce serment.

ALAMAR, *très-agité.*

Eh bien! puisque ma douceur.... puisque ma tendresse ne peuvent rien sur toi.... je saurai employer les seuls moyens qui me restent pour vaincre cette insultante résistance. (*Montrant le château*) Vois-tu cette tour?.... cette enceinte impénétrable? c'est là que toi, ta fille .... vous périrez lentement de regrets, de misère et de faim..... Tu ne connois pas le sang qui bouillonne dans mes veines, puisque tu ne veux pas vivre pour moi.... Je veux compter les derniers battemens de ce cœur maternel..... et je jouirai de l'affreux supplice que ma rage te destine. (M.)

(*Almansine regarde Alamar avec dédain, elle brave ses menaces, il ordonne aux gardes de la conduire avec sa fille dans le château; les gardes font un mouvement pour arracher Rosa des bras de sa mère; Almansine serre sa fille contre son sein, l'enlève dans ses bras et rentre dans le château avec dignité, en menaçant le tyran de la vengeance céleste. Plusieurs gardes la suivent.*)

SCENE VI.

ALAMAR, PICARONNÉ, STÉPHANA, Gardes,

ALAMAR, *aux chefs des gardes.*

Que les gardes de l'extérieur soit doublés, que mes hommes d'armes se répandent autour de cette enceinte, que tout étranger qui oserait en approcher, soit saisi, enchaîné et conduit à mes pieds; allez...... (*Les gardes se dispersent.*)

SCENE VII.

ALAMAR, PICARONNÉ, STÉPHANA.

ALAMAR, *à Picaronné.*

Quand à toi je compte sur ta surveillance accoutumée : si tu sers jusqu'à la fin les projets de ton maître, honneurs et richesse; si ton zèle se ralentissait un instant, ma disgrace et une prison éternelle. (M.)

Picaronne l'assure avec une espèce d'effroi qu'il est prêt à lui obéir, (à part) *il témoigne ses craintes à Stéphana, elle ose à peine lever les yeux sur Alamar, qui rentre au château suivi de ses nègres.*

SCENE VIII.

PICARONNÉ, STÉPHANA.

(*Ils se regardent long-tems en silence, ensuite ils examinent si Alamar est éloigné.*)

PICARONNÉ.

Eh bien, Stéphana, te voilà toute interdite !

STEPHANA.

Je ne puis revenir de ma terreur..... Oh ! le méchant homme !

PICARONNÉ.

Et cette femme, cet enfant, comme leur sort est à plaindre ?

STEPHANA.

Comment se fait-il que le ciel qui est juste, ne punisse pas tout d'un coup tous les scélérats.

PICARONNÉ.

Il auroit trop à faire... d'ailleurs, les crois-tu donc si heureux? tiens, ma chère, la récompense des bons est là, (*montrant son cœur.*) ainsi que le supplice des méchans.... Mais quand l'innocence souffre, la meilleure morale c'est de la secourir.... Voilà ce que m'a souvent répété mon cher maître.... Entendons-nous.

STEPHANA.

Je t'écoute.

PICARONNÉ.

Où est ton père ?

STEPHANA.

Dans la forêt.

PICARONNÉ.

Il faut aller le trouver sur-le-champ.

STEPHANA.

J'y cours.

PICARONNÉ.

Lui déclarer notre amour.

STEPHANA.

Oh ! je n'oserai jamais.

PICARONNÉ.

On doit tout oser pour défendre la vertu.

STEPHANA.

Me voilà décidée.

PICARONNÉ.

Lui faire connaître mes projets.

STEPHANA.

Il les approuvera.

PICARONNÉ.

L'intéresser au sort de ces infortunés.

STEPHANA.

Je réponds de son cœur comme du mien.

PICARONNÉ.

Je me charge d'agir dans l'intérieur, ce sera lui qui surveillera au dehors.

STEPHANA.

C'est entendu.

PICARONNÉ.

Ce qu'il y a d'embarassant.... c'est qu'on ne peut pas sortir de ce lieu-là comme on veut. (*il montre le château.*) Comment faire pour m'expliquer avec Pédro ?....

STEPHANA.

Que ne m'accompagnes-tu dans la forêt ?

PICARONNÉ.

Les murs sont environnés de surveillans, je ne puis m'éloigner sans faire naître le soupçon.

STEPHANA.

Je vais amener ici mon père.

PICARONNÉ.

Encore moins; on nous verrait du château, tout serait perdu.

STEPHANA.

Alamar est donc bien soupçonneux.

PICARONNÉ.

Celui qui craint sa conscience et les hommes, n'a jamais un seul instant de repos.

STEPHANA.

De quelle façon nous y prendre.

PICARONNÉ.

Attends; (*après avoir réfléchi*,) m'y voici : Almansine doit avoir pour gardienne une femme maure, vieille comme la Castille, et sourde comme l'In-pace de la très-sainte inquisition. (*avec coquetterie.*) Quoique ma modestie en souffre, je dois convenir qu'elle est un peu entichée du petit mérite du seignor Picaronné.

STEPHANA *en riant.*

Elle t'aimerait ?

PICARONNÉ.

Pourquoi pas ? on aime à toute âge ce qui est aimable.

STEPHANA, *minaudant.*

Impertinent.

PICARONNÉ.

Je trouverai le moyen d'éloigner cette vieille, ou de la mettre dans mes intérêts... Dès que la nuit sera venue, Pédro se rendra dans la forêt, près du mur du vieux bastion.

STÉPHANA.

Bien.

PICARONNÉ.

Ce lieu désert est mal gardé... une petite lumière qu'il appercevra sur le mur, lui indiquera l'endroit où je me trouverai.

STÉPHANA.

A merveille.

PICARONNÉ.

Nous pourrons nous parler, nous concerter, agir et délivrer.

STÉPHANA.

Sais-tu, Picaronné, que tu as plus d'esprit que je ne croyais ?

PICARONNÉ.

De l'esprit ! Non : c'est le cœur qui fait tout.

STÉPHANA.

Je cours trouver mon père... l'humanité va plaider la cause dé l'amour.

PICARONNÉ.

L'amour veut payer d'avance les frais de son avocat... un petit baiser? (*Il veut l'embrasser.*)

STÉPHANA.

D'avance? Nenni : (*En riant.*) cette monnaie-là est trop légère, je la perdrais en chemin : au retour. (*Elle se sauve.*)

SCENE IX.

PICARONNÉ, *seul.*

Leste, gaie, sensible,.... l'aimable petite femme quand elle sera la mienne!... Ah! Picaronné, heureux mortel! que de joie! et le soir, au petit souper, quand jolis bambins viendront sauter autour du papa et de la maman, qu'elle volupté pure! Femme jolie, vin passable et conscience sans remords... voilà sur la terre le véritable paradis. (M.)

(*Il va pour rentrer au château : il s'arrête en entendant un cliquetis d'armes.*)

Que vois-je? plusieurs hommes attaquent un seul chevalier...
quelle lâcheté!... volons à sa défense. (*Il va pour sortir.*) (M.)

SCENE X.

PICARONNÉ, D. SALVADOR, *la visière basse;*
TROIS HOMMES D'ARMES D'ALAMAR.

(*Don Salvador entre en scène, poursuivi par trois hommes d'armes, et se défend contre eux. Il est promptement désarmé et renversé; les hommes d'armes vont le tuer, malgré les efforts de Picaronné.*)

PICARONNÉ.

Arrêtez, lâches!...

LE PREMIER HOMME D'ARMES.

Nous exécutons les ordres du maître.

PICARONNÉ.

Le maître a-t-il ordonné d'assassiner?

L'HOMME D'ARMES.

Non : mais ce chevalier refuse de se rendre... il faut bien alors...

PICARONNÉ, *vivement.*

Vous taire... Allez prévenir monseigneur de cette capture...
Je réponds du prisonnier. (M.)

(*Les trois hommes d'armes montent sur la terrasse; le premier sonne du cor; on lui répond de l'intérieur, le pont levis se baisse, il entre dans le château, les deux autres l'attendent au-dehors.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE PREMIER HOMME D'ARMES; DEUX GARDES *en-dehors du pont levis.*

PICARONNÉ, *à Salvador.*

Rassurez-vous, seignor chevalier, il ne vous sera fait aucun mal. (*Il relève don Salvador.*)

SALVADOR, *avec surprise.*

Qu'entends-je! cette voix!... Brave écuyer, c'est à ton maître que tu as sauvé la vie. (*Il lève sa visière.*)

PICARONNÉ, *le reconnaissant.*

(*Avec joie.*) Don Salvador! (*Se contenant.*) On nous observe, parlons bas.

SALVADOR.

D'où vient cet effroi?

PICARONNÉ.

C'est la joie, la crainte, l'espérance... ce ne sera rien.

SALVADOR.

Quel est le maître de ce château ?

PICARONNÉ.

Alamar.

SALVADOR, *avec fureur.*

Le ravisseur d'Almansine !

PICARONNÉ.

Modérez-vous... vous vous perdez... (*Après un silence.*) Votre épouse et votre fille sont enfermées dans ce château.

SALVADOR.

O ciel !

PICARONNÉ.

Cette nuit peut-être j'allais les délivrer...

SALVADOR, *avec reconnaissance.*

Bon serviteur !

PICARONNÉ.

Mais votre arrivée va renverser tous mes projets.

SALVADOR.

N'aurais-je retrouvé les objets chéris de mon cœur que pour les perdre de nouveau !

PICARONNÉ.

Si Alamar vous reconnaît, vos jours ne sont point en sûreté.

SALVADOR.

Je saurai les défendre.

PICARONNÉ.

Ici la bravoure est inutile, le tyran refuserait le champ clos, et il est environné de satellites aussi farouches que lui, qui, au moindre signal, sont toujours prêts à exécuter ses ordres cruels : c'est la ruse qu'il faut opposer à la férocité.

SALVADOR.

J'ai un moyen de déguiser totalement ma figure... je m'en suis servi quelquefois dans mes recherches.

PICARONNÉ, *vivement.*

Bon, ça !

SALVADOR.

Dans une minute le charme opère.

PICARONNÉ.

J'ai une idée à mon tour... elle réussira, il n'y a pas un instant à perdre... les hommes d'armes n'ont pas vu votre figure...

baissez la visière, (*Salvador baisse la visière*) entrez dans cette cabane, et laissez-moi faire. (M.)

(*Picaronné a l'air de pousser rudement Salvador pour le faire entrer dans la cabane ; il appelle les deux hommes d'armes qui descendent de la terrasse ; il les place en faction contre la porte de la cabane, en leur recommandant avec sévérité la plus stricte vigilance ; ensuite il entre lui-même dans la maisonette.*)

SCENE XII.

LES DEUX HOMMES D'ARMES, STÉPHANA, PÉDRO.

(*Les hommes d'armes sont en sentinelle à la porte de la cabane ; Pédro et Stéphana vont pour rentrer chez eux, ils sont effrayés en voyant les gens d'armes à leur porte.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ALAMAR, GARDES.

(*Alamar, précédé de ses gardes, descend du château avec le premier homme d'armes.*)

ALAMAR.

Où est le prisonnier ? (M.) (*Les deux sentinelles indiquent la cabane.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, PICARONNÉ, *ensuite* SALVADOR.

(*Pendant toute cette scène, Pédro et Stéphana témoignent à part leurs craintes ; Picaronné, par ses gestes, essaie de les mettre dans la confidence.*)

PICARONNÉ.

Monseigneur, le voici. (M.)

(*Salvador entre, la visière baissée ; Alamar l'examine, et soulève brusquement sa visière ; la figure de Salvador a pris la teinte de celle d'un maure.*)

ALAMAR, *à Salvador.*

Qui es-tu ?

SALVADOR.

Un chevalier.

ALAMAR.

Qui t'a donné la hardiesse de résister à mes ordres.

SALVADOR.

L'honneur.

ALAMAR.

Que cherches-tu dans cette contrée?

SALVADOR.

Le château du seigneur Alamar.

ALAMAR.

Que viens-tu faire dans ce château?

SALVADOR.

Que vous importe?

ALAMAR.

Songe à ne pas déguiser la vérité, ta vie en dépend.

SALVADOR, *ayant l'air d'hésiter.*

J'y viens... pour servir un ami expirant... et remettre de sa part... cet écrit à la belle Almansine.

ALAMAR.

Un écrit pour Almansine! donne...

SALVADOR.

C'est à elle seule qu'il est adressé.

ALAMAR.

Donne, te dis-je, ou tu es mort.

(*Les gardes menacent Salvador de leurs sabres : il a l'air de donner l'écrit forcément. Pendant qu Alamar le développe, il fait un signe d'intelligence à Picaronné, qui lui sert la main avec un mouvement de joie.*)

ALAMAR, lisant l'écrit :

Salvador à son Almansine.

« Quand tu liras cet écrit fatal, je ne serai plus... Sois fidelle « à ma mémoire, aime ma fille comme moi-même : je meurs. » (*A Salvador, avec une joie qu'il a peine à contenir.*) Et ce chevalier n'existe plus?

SALVADOR.

Il est mort dans mes bras.

ALAMAR, *avec joie.*

Jamais nouvelle ne fut plus douce à mon cœur!... il est tems de vous le dire, chevalier, je suis Alamar...

SALVADOR, *feignant une grande terreur.*

Vous! Alamar.

ALAMAR.

Ne craignez rien... vos jours seront respectés... Venez dans

mon château, j'aurai peut-être besoin de votre témoignage pour convaincre une femme rebelle à mes desirs. Si nous réussissons, espérez tout de ma munificence. (*A Picaronné.*) Ecuyer, je te charge d'accompagner le chevalier, et de veiller à ce que rien ne lui manque dans le palais de ton maître. (M.)

(*Salvador salue Alamar en signe d'assentiment; il se ménage à part un geste d'intelligence avec Picaronné. Aux ordres du chef, les gardes défilent, et remontent dans le château en escortant Salvador. Stéphana et Pédro vont rentrer dans la cabane; ils s'arrêtent à la porte: Picaronne, resté en arrière, leur fait des signes du haut de la terrasse.*)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une espèce d'enclos resserré et environné de murs de toutes parts; les murs sont garnis en pointes de fer. A gauche est un pavillon avec une porte de fer qui s'ouvre sur la scène. Au mur de face, une petite porte qui donne sur le jardin dont on aperçoit les arbres. Dans le fond, au-delà du mur, on distingue les aiguilles gothiques du château, et, sur la droite, une tour avec un cadran horaire. Cette tour offre une platte-forme qui domine la scène. A l'avant-scène, à droite, un banc de pierre.

SCENE PREMIERE.

D. HERMOSA, DES SOLDATS MAURES.

(M.) *D. Hermosa entre par la porte du fond; elle fait signe aux gardes de ranger tout dans le pavillon, dont elle ouvre la porte au moyen d'une grosse clef qu'elle porte suspendue à sa ceinture avec celle de la petite porte. Les maures placent dans le pavillon une table grossière, deux chaises, de grosses chaînes, puis, au signal de D. Hermosa, ils se retirent*).

SCENE II.

D. HERMOSA, *seule.*

Je te fais concierge du vieux château, m'a dit monseigneur,

en me donnant cette bourse : (*Elle montre une grosse bourse.*) chaque année tu en recevras une pareille ; mais, sur ta vie, garde soigneusement cette femme, et exécute à la lettre tout ce qui te sera prescrit... Voilà ce que monseigneur m'a dit... Concierge !... des honneurs ! de l'or !... (*Elle fait sonner sa bourse.*) Oui, c'est bien de l'or... et chaque année une bourse pareille !... Fripon de Picaronné, je te vois venir maintenant avec ton air patelin... tu me courtiseras, tu m'aimeras, tu me le diras, mon cœur te croira, quoique la bourse soit là, et tu m'épouseras. (*En sautant et en faisant claquer ses doigts :*) *Corazza ! corazza !*

SCENE III.

D. HERMOSA, LE PREMIER HOMME D'ARMES.

LE PREMIER HOMME D'ARMES, *examinant Hermosa.*

Qu'elle gaité ! qu'elle joie !...

D. HERMOSA, *surprise de le voir.*

L'imbécille ! avec sa figure de fer... il m'a fait une peur !...

L'HOMME D'ARMES.

La vieille folle !

D. HERMOSA, *avec volubilité.*

Que voulez-vous ? que demandez-vous ? expliquez-vous... (*D'un ton plus haut.*) Entendez-vous ?

L'HOMME D'ARMES, *à part.*

S'expliquer ! autant vaudrait faire la conversation avec la grande tour de Séville... (*A dona Hermosa.*) Prenez votre cornet... vieille simpiternelle !... votre cornet.

D. HERMOSA.

Oui, j'y vais. (*Elle va pour sortir; l'homme d'armes l'arrête.*)

L'HOMME D'ARMES.

Votre cornet, vous dis-je ! (*A part.*) Où diable monseigneur va-t-il garder cette sourde pour concierge du château !

D. HERMOSA. (*Elle cherche un cornet acoustique qu'elle porte à sa ceinture, dans un étui de cuir.*

Que ne le disiez-vous tout de suite ? mais les hommes d'aujourd'hui peuvent à peine prononcer, ils ont la poitrine si délicate, qu'on ne les entend plus parler : ce n'était pas comme cela de mon tems... Tout dégénère, tout dégenère ! (*Elle place le cornet à son oreille.*)

L'HOMME D'ARMES, *parlant dans le cornet.*

Les prisonniers vont venir... tout est-il prêt?

D. HERMOSA.

Croyez-vous qu'on ait attendu vos ordres pour cela ?... Sans doute... sans doute...

L'HOMME D'ARMES.

Les voici ... (M.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, PICARONNÉ, ALMANSINE, ROSA, GARDES MAURES.

(*Almansine et Rosa sont au milieu des gardes, qui, aux ordres de Picaronné, se rangent dans le fond de la scène.*)

ALMANSINE, *après avoir examiné ce qui l'entoure.*

Voilà donc l'affreuse demeure qui m'est destinée !

PICARONNÉ, *affectant un air dur.*

Oui, madame : c'est à vous de mériter par votre docilité la grace d'en obtenir bientôt une plus agréable et plus conforme à vos inclinations. (*A part, très-bas.*) Voyez... lisez... Ne croyez pas... (M.)

(*Almansine témoigne sa surprise; l'homme d'armes regarde Picaronné qui se compose. Picaronné ordonne à l'homme d'armes de conduire les prisonniersdans le pavillon : Almansine y entre avec Rosa, en cherchant à deviner dans les regards de Picaronné le sens de ce qu'il a voulu lui dire. Dona Hermosa ferme la porte du pavillon à la clef; ensuite l'homme d'armes et les gardes sortent par le fond.*)

SCENE V.

PICARONNÉ, D. HERMOSA.

PICARONNÉ.

Je veux la voir venir : feignons de nous retirer. (*Il va pour sortir.*) (M.)

D. HERMOSA, *l'arrêtant.*

Et où courez-vous donc, *Huombré de dios?* si on ne l'appelait pas, si on ne le retenait pas, il s'en irait, au moins ! Ne voyez-vous pas, gentil cavaliero, que nous sommes seuls, que nous pouvons jaser, causer, caqueter sans qu'ame qui vive nous surprenne ? N'avez-vous pas mille choses à

me dire, à me conter, à me... Parlez donc... parlez donc. *Santa padrona!* quelle patience il faut avoir!

PICARONNÉ, *à part.*

Profitons de l'amour de cette pauvre D. Hermosa... Mes batteries sont dressées en conséquence; elle a les clefs du pavillon et de la petite porte; sans elle je ne puis rien faire.

D. HERMOSA.

Eh bien! parlera-t-il?

PICARONNÉ, *dans le cornet.*

C'est que la timidité arrête l'amour.

D. HERMOSA, *à part.*

L'amour de ma bourse... Voyons si j'ai deviné juste. (*Haut*) Tu sais sans doute ce que le seigneur Alamar a fait pour moi?...

PICARONNÉ.

Non... Et vous, Hermosa, savez-vous ce qu'il vient de faire en ma faveur?...

D. HERMOSA.

Il m'a confié la garde d'Almansine.

PICARONNÉ.

A moi celle de ce chevalier étranger.

D. HERMOSA.

Pour ma récompense il m'a donné cette bourse. (*Montrant la bourse.*)

PICARONNÉ, *en montrant une autre.*

Il m'a donnée celle-ci

D. HERMOSA.

Bien garnie d'or.

PICARONNÉ.

Bien pleine de quadruples.

HERMOSA, *avec étonnement.*

Bah!...

PICARONNÉ.

Et je vous l'apporte, *mi alma,* comme le tribut de mon amour, et le gage de notre union. (*Il lui donne la bourse.*)

HERMOSA, *à part.*

Il m'aime pour moi seule, c'est clair.

PICARONNÉ.

(*A part.*) Je la tiens. (*Dans le cornet.*) Jusqu'à présent, étant sans fortune, je craignais de vous déclarer positivement mes sentimens...

HERMOSA.

Il est adorablo!

PICARONNÉ.

PICARONNÉ.

Mais aujourd'hui !

HERMOSA, *l'interrompant.*

Aujourd'hui, tu peux compter sur le cœur, sur la fortune, sur tout ce que possède Hermosa.... Tout... oui, tout pour mon Picaronné !...

PICARONNÉ.

Tout, oui, tout pour mon Hermosa ! (*Il la serre dans ses bras.*)

HERMOSA.

A quand le mariage ?

PICARONNÉ.

Le mariage ? mais...

HERMOSA.

Que veut dire ce mais... seignor Picaronné ? Savez-vous que la vertu de D. Hermosa *de las cabesas majores*, s'est conservée intacte depuis plus de soixante ans jusqu'à ce jour ? Point de mariage, point d'Hermosa.

PICARONNÉ.

C'est qu'avant tout, il faudrait se concerter, se voir.

D. HERMOSA.

A la bonne heure.

PICARONNÉ.

Et ce lieu-ci n'est pas du tout favorable...

D. HERMOSA.

Je ne puis le quitter d'une minute, telle est la volonté du maître.

PICARONNÉ.

Et ne pourrait-on pas venir vous y trouver dans un instant où l'on serait certain de n'être pas surpris par les importuns ? la nuit, par exemple ?

D. HERMOSA, *avec dignité.*

La nuit !... une fille sage recevoir son amant la nuit ! Fi, seignor ! que me proposez-vous !

PICARONNÉ, *aussi avec dignité.*

L'honneur promet à la vertu le respect le plus profond.

D. HERMOSA.

Vous me le promettez, cher époux ! Je suis bien faible.... allons, à ce soir.

PICARONNÉ.

A minuit... quand l'horloge de la vieille tour sonnera...

D. HERMOSA.

Comment l'entendrai-je ?

PICARONNÉ.

Je n'y pensais pas. (*A part.*) Elle aurait pu s'apercevoir du signal que je donne à Pédro, il faut parer à cet inconvénient. (*Dans le cornet.*) Une petite lumière que vous distinguerez au-dessus de ce mur sera le signal pour m'ouvrir cette porte.

HERMOSA.

Bon. (*A part.*) Quels soins ! quelle délicatesse !

PICARONNÉ.

Elle est à nous.

HERMOSA, *à part.*

Me voilà mariée. (M.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALAMAR, GARDES *dans le fond.*

(M.) (*Alamar ordonne à Hermosa d'ouvrir le pavillon et d'amener Almansine : elle obéit.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALMANSINE, *ensuite* ROSA.

(*Almansine paraît. Surprise, effroi, en apercevant son persécuteur.*)

ALAMAR.

J'ai troublé votre solitude, madame, pour vous annoncer que vos espérances sont vaines, et qu'il ne vous reste plus d'autre ressource que de condescendre à mes volontés. (*Lui présentant le billet.*) Connaissez-vous cette écriture ? Lisez.

ALMANSINE, *après avoir lu.*

Malheureuse Almansine ! (M.)

(*Elle tombe évanouie ; Rosa sort du pavillon, et se précipite sur sa mère.*)

ALAMAR, *à Picaronné.*

Le coup est porté... laissons au tems le soin de modérer sa douleur ; lorsque sa tête sera plus calme, son cœur sera plus aisément disposé à entendre le langage du mien... Je retourne près du chevalier étranger, dont la présence dans ces lieux devient inutile. Aussitôt que la nuit aura étendu ses voiles, tu le conduiras aux portes extérieures du château... Je prétends qu'il ne lui soit fait aucun mal... (M.) (*Alamar sort avec sa garde.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* ALAMAR *et* GARDES.

(Almansine est toujours évanouie; Hermosa et Rosa s'empressent autour d'elle pour lui rendre le sentiment; Picaronné indique à Hermosa d'aller chercher quelques sels alkalis qu'elle lui fera respirer; Hermosa saisit cette idée avec empressement, et entre dans le pavillon, en faisant signe à Picaronné qu'elle va revenir en apportant ce qu'il demande)

SCENE IX.

ALMANSINE, PICARONNÉ, ROSA.

(Almansine revient à elle, et se relève, aidée par Picaronné.)

PICARONNÉ.

Ah! madame, si je ne craignais qu'un passage trop subit d'une douleur profonde à la joie la plus vive ne vous devînt fatale...

ALMANSINE.

Que veux-tu dire?

PICARONNÉ.

Aurez-vous assez de forces pour apprendre les nouvelles les plus heureuses?

ALMANSINE.

Au nom du ciel, fais cesser mes inquiétudes.

PICARONNÉ.

Votre époux est vivant.

ALMANSINE, *avec une joie à laquelle elle n'ose encore se livrer.*

Serait-il vrai!

PICARONNÉ.

Contenez-vous; voici dona Hermosa.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, HERMOSA, *avec plusieurs flacons.*

Voici des sels, des spiritueux. (*Apercevant Almansine.*) Ah! ah! il paraît que vos soins, Picaronné, ont eu tout le succès imaginable.

(Picaronné lui répond par un signe de tête.)

ALMANSINE.

Nous sommes perdus!

PICARONNÉ, *à Almansine.*

Ne craignez rien, cette femme ne peut nous entendre. (*Il lui fait signe qu'elle est sourde.*) Ayons seulement l'air de ne pas causer ensemble.

(*Pendant le reste de la scène, ils feignent de ne pas se parler, et s'écartent même pour éviter tout soupçon.*)

(*La nuit commence à venir.*)

ALMANSINE

Je vous comprends....

PICARONNÉ.

Don Salvador est dans ce château.

ALMANSINE.

Mon époux! tu me fais frémir.

PICARONNÉ.

Il ne court aucun danger.... avant une heure, il sera en sûreté.... hors d'ici.

ALMANSINE.

Par quel prodige?

PICARONNÉ.

Vous le saurez... À minuit il se trouvera, accompagné de Pédro et de Stéphana, sous les murs du vieux bastion, derrière cette tour. (*Il indique la tour du fond, sans être vu de dona Hermosa.*) J'aurai les clefs de la petite porte; soyez prête à me suivre.... et ne craignez rien.

HERMOSA, *abordant Picaronné qu'elle a examiné pendant qu'il parlait.*

Per los sanctos! que marmotes-tu donc là entre tes dents?

PICARONNÉ, *parlant dans le cornet à Hermosa, après l'avoir tirée à l'écart, comme pour empêcher Almansine d'entendre.*

Quand on a la tête fortement occupée, il n'est pas rare de parler tout seul.... Je songeais au rendez-vous de ce soir. (*Avec un double jeu.*) Soyez attentive au signal.

D. HERMOSA.

La petite lumière, n'est-ce pas?

PICARONNÉ

C'est cela.

D. HERMOSA.

L'air du soir est pur et rafraîchissant... Pour plus de sûreté, je ne quitterai pas cette enceinte.... Tu vois comme je m'abandonne à ta bonne foi! sois sage, modéré, prudent, modeste, timide, respectueux, et l'amour couronnera ta constance.

PICARONNÉ.

Oh! comptez sur tout mon respect. (*Avec un jeu double.*) A minuit.

D. HERMOSA.

A minuit.

ALMANSINE, *à part.*

A minuit !.... (M.)

(*Picaronné prend congé de sa belle, en lui demandant un baiser : elle résiste, et enfin le lui accorde. Tandis qu'elle ne peut le voir, il baise aussi la main d'Almansine, et sort, reconduit par D. Hermosa jusqu'à la petite porte.*)

(*Il fait nuit.*)

SCENE XI.

ALMANSINE, ROSA, D. HERMOSA.

ALMANSINE.

Bonne mère !

HERMOSA.

Hein ! (*Elle place son cornet.*)

ALMANSINE.

Bonne mère !

D. HERMOSA.

Ni l'une ni l'autre, s'il vous plait... je suis geôlière, et bientôt fiancée.

ALMANSINE.

Aimable dona !

D. HERMOSA.

Aimable , pourquoi pas ? on l'est à tout âge..... Si le printems a ses fleurs, l'automne a ses fruits. Partant quitte.... Voyons, que desirez-vous? qu'attendez-vous? qu'exigez-vous? parlerez-vous?

ALMANSINE.

La chaleur du jour est à peine dissipée dans ce pavillon... Renfermée... sans secours, cet enfant chéri.... Ah ! votre cœur n'est pas insensible à la pitié !....

D. HERMOSA.

(*Apart.*) Je m'attendris malgré moi... (*Haut.*) Mais, enfin, que faut-il que je fasse ?

ALMANSINE.

Que vous nous permettiez de passer une heure auprès de vous.

D. HERMOSA, *à part.*

Monseigneur m'a ordonné de la traiter avec douceur.... Je ne vois pas grand inconvénient à lui accorder sa demande, la porte du parc est bien fermée : aussi bien je m'ennuierais toute seule ici. Il sera tems de les faire rentrer quand je verrai le signal.

ALMANSINE, *la priant.*

Ma chère Hermosa !...

D. HERMOSA.

Allons, rassurez-vous.... je n'ai pas un cœur de roc... Vous resterez avec moi jusqu'à ce que je juge convenable de vous faire rentrer.

(*Rosa court dans les bras d'Hermosa. Regardant l'enfant :*)

Elle est vraiment gentille... Un jour, pourtant, je serai mère aussi : *Comme tu fais, l'on te fera*, dit le proverbe. (M.)

(*Dona Hermosa joue des castagnettes qu'elle a été chercher dans le pavillon, et fait sauter l'enfant, tandis qu'Almansine, attentive au signal, attend l'heure avec impatience au fond de la scène.*)

(*On entend sonner minuit.*)

ALMANSINE.

Voici l'heure ! (M.) Je frissonne ! (M.) mon cœur bat avec violence ! (M.) Écoutons. (M.) Je n'entends rien. (M.) O mon Dieu ! sauvez une mère infortunée. (M.)

(*Elle se jette à genoux. On aperçoit la petite lumière au-dessus du mur de la tour.*)

HERMOSA, *tandis que la musique joue.*

J'aperçois le signal. (*Elle va aussi au fond de la scène.*) Oui, c'est cela... je vois la petite lumière. (*A Almansine.*) Allons, seignora, il est tems de rentrer.

(*Almansine la prie en vain de la laisser encore un moment respirer l'air du soir. D. Hermosa la presse, la brusque même ; et Almansine, désolée, est forcée de rentrer dans le pavillon avec Rosa.*)

SCENE XII.

D. HERMOSA, *seule.*

(*Elle ferme la porte du pavillon, et en ôte la clef : elle va au fond de la scène, et ouvre la porte du fond.*)

SCENE XIII.

D. HERMOSA, PICARONNÉ.

(*Picaronné entre en scène avec mystère. D. Hermosa referme la petite porte à double tour : mais, entraînée par Picaronné, elle laisse la clef en-dedans.*)

PICARONNÉ, *remarquant la clef.*

(*A part.*) La clef est restée à la porte.... bien !

D. HERMOSA, *entendant le dernier mot.*

Bien.... très-bien ! j'aime cet air modeste et inquiet.

PICARONNÉ, *dans le cornet.*

C'est que l'entreprise que j'ai formée est hardie.

D. HERMOSA.

Sans doute; mais au point où nous en sommes.... le pardon est facile à obtenir.

PICARONNÉ. (*Il s'est approché de la porte du pavillon.*)

(*A part.*) Le pavillon est fermé....

D. HERMOSA.

A quoi réfléchit mon ange ?

PICARONNÉ.

C'est que vous ne vous doutez pas... (*Regardant le pavillon à la dérobée.*) non, vous ne vous doutez pas, ma chère Hermosa, de la douce jouissance que ce rendez-vous doit faire éprouver à mon cœur, (*Avec embarras.*) guidé par la reconnaissance...

D. HERMOSA.

Laissons là la reconnaissance ; c'est un sentiment trop fort.

PICARONNÉ.

Par l'amitié...

D. HERMOSA.

Passe pour cela.

PICARONNÉ.

Et par l'amour !

D. HERMOSA.

A la bonne heure.

PICARONNÉ

Si je réussis....

D. HERMOSA, *à part.*

Le fripon !... je vois où il en veut venir ; tenons-nous ferme dans les principes.

PICARONNÉ, *feignant d'être effrayé.*

Qu'entends-je? des cris étouffés !... des gémissemens !...

D. HERMOSA.

Je n'entends rien.

PICARONNÉ, *écoutant à la porte du pavillon.*

Ils partent du pavillon.

D. HERMOSA.

C'est cet enfant et cette femme qui se plaignent.

PICARONNÉ.

Mais les cris redoublent !.... Il se passe là-dedans quelque chose d'extraordinaire..... Voyez, ma chère Hermosa.... voyez....

D. HERMOSA.

Je vais voir ce que c'est, mon amour; point d'impatience, je reviens à l'instant. (M.)

(*Elle prend la clef, et ouvre la porte du pavillon.*)

SCENE XIV.

PICARONNÉ, *à part.*

Ma ruse réussit complettement. (*Très-haut.*) Venez, madame; vous êtes sauvée ! (M.)

SCENE XV.

PICARONNÉ, ROSA, ALMANSINE.

(*Almansine portant Rosa dans ses bras. Dès qu'elle est sur la scène, Picaronné ferme vivement la porte du pavillon, après avoir repoussé Hermosa qui se présente.*)

ALMANSINE.

Serviteur généreux ! que ne te dois-je pas !

PICARONNÉ.

Nous parlerons de cela quand vous serez tout à fait hors de danger.

ALMANSINE.

Si cette femme appelait du secours ! si ses cris étaient entendus !

PICARONNÉ.

Il n'y a rien à craindre... ce pavillon, destiné aux victimes d'Alamar, est tellement construit, qu'aucun gémissement ne peut s'en échapper... Plus d'inquiétude... vous allez revoir votre époux. (M.)

(*Picaronné va ouvrir la porte du fond, et sort.*)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, D. SALVADOR.

(*Picaronné revient avec don Salvador, qui tombe dans les bras de son épouse, et prodigue à sa fille les caresses les plus vives.*)

PICARONNÉ.

Il n'y a pas un instant à perdre : Pédro et ses amis nous attendent sous les murs du vieux bastion... Une voiture est prête à nous recevoir... avant le jour, vous serez loin des limites du royaume de Grenade... Partons. (M.)

(*Picaronné prend Rosa dans ses bras ; Salvador soutient Almansine : après une courte invocation, ils sortent silencieusement, en témoignant, tour à tour, la crainte et l'espérance : à peine ont-ils disparu, on aperçoit sur la tour une sentinelle, et on entend le son prolongé des trompes des factionnaires.*)

(*Almansine rentre par la petite porte avec Rosa ; Salvador se place à la petite porte.*)

PICARONNÉ, *rentrant avec effroi.*

(*On entend sonner le tocsin. Picaronné réunit autour de lui Salvador, Almansine et Rosa.*)

(*L'orchestre joue toujours.*)

Oh ! mes chers maîtres ! c'est mon zèle indiscret qui vous a plongés dans l'abîme. Si le farouche Alamar me soupçonne, je me perds sans pouvoir vous sauver.... Il est un dernier, un seul moyen.... oui, c'est le ciel même qui me l'inspire...

(*Il arrache le poignard de Salvador, et se frappe à l'épaule : son sang coule ; il tombe en présentant le poignard à D. Salvador, qui, saisi d'effroi, veut le soutenir : Salvador a le poignard à la main, de manière qu'il a l'air d'être l'assassin de son ami.*)

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ALAMAR, *à la tête des* GARDES, *dont plusieurs portent des flambeaux.*

(*En voyant le tableau qui se présente à lui, Alamar est frappé d'étonnement ; Picaronné se relève et arrache le poignard à Salvador, encore stupéfait de tout ce qui vient de se passer ; les gardes saisissent Salvador et Almansine.*)

PICARONNÉ.

Ah ! seigneur... quel complot infernal ! ce chevalier déloyal, cette femme astucieuse... dirigée par D. Hermosa, qu'ils ont séduite... allaient s'évader de ces lieux... quand le hasard et mon zèle m'ont amené sous ces murs... N'écoutant que ma juste indignation, je suis tombé seul sur les traîtres : je suis

parvenu à enfermer dans ce pavillon la perfide Hermosa : mais, saisi tout à coup par ce chevalier et cette femme, frappé de ce poignard, j'allais périr si vous n'étiez accouru à mes cris.

D. SALVADOR, *à part.*

Quel dévouement sublime!

ALAMAR.

Serviteur fidèle.... je récompenserai ton courage, et punirai l'infame qui me trahissait. Ouvrons ce pavillon; qu'elle soit saisie et traînée à mes pieds....

(*Les gardes vont pour obéir et ouvrir le pavillon.*)

PICARONNÉ, *les arrêtant.*

Doucement, seigneur; vous ne connaissez pas encore toute la scélératesse de ce complot. Dans le chevalier étranger, reçu aujourd'hui à votre cour, reconnaissez l'époux d'Almansine.

(*Picaronné retourne brusquement don Salvador vers Alamar, à qui le chevalier cherchait à cacher ses traits.*)

ALAMAR.

Ciel! don Salvador!

D. SALVADOR, *avec fierté.*

Lui-même.

ALAMAR, *tirant son cimeterre et courant sur Salvador.*

Il va périr.

PICARONNÉ, *vivement.*

Arrêtez!...

(*Picaronné lui arrête le bras.*)

Cette vengeance serait trop douce... il faut pour un tel audacieux des supplices plus horribles.

ALAMAR.

J'approuve ton zèle; que Salvador soit jeté dans un cachot; qu'Almansine reste enchaînée dans ces lieux...... Mais pour les frapper tous deux de la manière la plus sensible.... que cet enfant chéri soit conduit dans la tour, et poignardé sans pitié.

(*Almansine et Salvador témoignent leur effroi.*)

PICARONNÉ, *s'approchant d'eux, tandis qu'Alamar se retourne.*

Ne craignez rien... je vais la sauver.

(*Almansine et Salvador restent surpris*).

PICARONNÉ, *à Alamar.*

Notre vengeance est commune, seigneur; je me réserve le plaisir d'exécuter vos ordres.... à l'instant même vous allez être obéi......

(*Il s'empare de Rosa, et semble l'arracher à sa mère avec violence : les gardes saisissent Salvador, et, après différens groupes, l'entraînent hors de l'enceinte, en suivant Picaronné qui a enlevé Rosa.... Almansine veut courir à son époux; Alamar l'arrête et la renverse.*)

SCENE XVIII.

(*Alamar parcourt la scène et examine la tour dans laquelle le sacrifice doit se faire. Almansine, accablée, ne sachant que craindre et qu'espérer, descend sur l'avant-scène, et est renversée sur le banc de pierre par un homme d'armes.*)

SCENE XIX.

(*Elle revient à elle; elle est épouvantée à la vue d'Alamar: on aperçoit, sur la tour, Picaronné tenant dans ses bras Rosa qu'il montre à sa mère. Almansine veut courir vers son enfant; un peloton de gardes l'arrête en croisant les lances. Elle retombe sur le banc; les hommes d'armes la menacent: le tyran triomphe, en croyant ses ordres cruels accomplis.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente, dans le fond, une partie du château d'Alamar; à droite, une tour de sortie avec une herse de fer; plus loin, une autre tour élevée; en avant, une forêt sombre.

SCENE PREMIERE.

(M). *Il ne fait pas encore jour.*

STÉPHANA, PÉDRO, *plusieurs* PAYSANS.

(*Ils parcourent la scène en silence avec inquiétude, et examinent le château avec précaution.*)

PÉDRO, *à demi-voix.*

Tout paraît calme dans le château.

UN PAYSAN.

Je n'entends plus rien.

STÉPHANA.

Le bon Picaronné aurait-il péri victime de son dévouement?

PEDRO.

Sois tranquille, mon enfant, il est un dieu qui veille sur les bons.

LE PAYSAN.

Et qui punit les méchans.

PÉDRO, *vivement.*

Ecoutez... (M.) *Tous s'arrêtent et écoutent.*

PÉDRO, *après avoir écouté.*

J'ai crû entendre marcher.... Compagnons ne perdons pas courage.... cachons-nous dans ces broussailles. (M.) Mais je ne m'étais pas trompé, *(la herse se lève)* (M.) quelqu'un s'avance. (M.) (*Tous se cachent.*) C'est lui!.... c'est lui!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, PICARONNÉ, ROSA.

(*Picaronné tient Rosa dans ses bras, il a le bras en écharpe.*)

PICARONNÉ.

Silence ! vous allez nous trahir... (M.) (*On l'environne et on se tait.*) Veillez tous sur cet enfant, c'est un dépôt précieux que je vous confie... (M.) (*Stéphana prend Rosa par la main.*)

STÉPHANA.

O mon ami ! que d'inquiétudes ! (*Apercevant son bras en écharpe.*) Mais que vois-je ! cette blessure....

PICARONNÉ.

Elle n'est pas dangereuse.

STÉPHANA.

Tu aurais exposé tes jours !

PICARONNÉ.

Pour un maître qui, deux fois, prodigua les siens en me sauvant la vie.

PÉDRO.

Brave homme ! tu es digne de ma fille.

(*Il lui serre la main.*)

STÉPHANA.

Si le féroce Alamar s'apercevait qu'on l'a trompé !...

PÉDRO.

Un scélérat peut-il soupçonner une belle action?

PICARONNÉ.

Un seul témoin pouvait déposer contre moi... c'est la vieille Hermosa : je l'ai enfermée dans le pavillon du parc; une forte somme, que je lui ai remise sous un autre prétexte, la dédommage d'avance des peines involontaires que je lui ai causées. Mais le jour s'avance, songeons à délivrer le vaillant don Salvador : s'il est une fois à notre tête, nous ne craindrons plus d'attaquer de vive force le ravisseur d'Almansine. (*Montrant la tour.*) Le chevalier est renfermé dans ce donjon, dont monseigneur a voulu avoir les clefs; les gardes extraordinaires, fatiguées des évènemens de la nuit, sommeillent avec sécurité ; j'ai écarté la sentinelle avancée de cette porte... Mon projet est hardi, téméraire peut-être... mais il n'existe plus que ce moyen pour délivrer mon bienfaiteur.... Secondez-moi. (M.)

(*Il ôte sa ceinture, les paysans font de même : à son exemple, et dirigés par lui, ils tressent ensemble toutes les ceintures, de manière à en former une espèce de cadre en les tendant par tous les bouts.*)

(*Pendant ce tems, Picaronné conduit Stéphana au pied de la tour, où elle chante doucement ces paroles :*)

STÉPHANA.

AIR. (*Musique de Cuvelier.*)

Qui, cent fois aux champs de victoire,
A bravé le fer sarrazin,
Devra-t-il succomber sans gloire
Sous le fer d'un lâche assassin ?

(*Stéphana et Picaronné chantent ensemble.*)

Non, le ciel veille sur sa vie,
Il vivra pour sa douce amie.

(*Un long silence : tous écoutent.*)

SALVADOR, *chantant dans la tour.*

Il vivra pour sa douce amie... (*Le jour reparaît.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, SALVADOR.

PICARONNÉ, *vivement.*

Mes amis!.... il nous a entendus. (M.) Le voici. (M.)

(*Salvador paraît sur le haut de la tour; le cadre est formé par le moyen des ceintures; les paysans les tendent avec force, et offrent ainsi une espèce de lit, sur lequel Picaronné invite son maître à se précipiter; Salvador hésite un moment. A la vue de sa fille qui lui tend les bras, il se décide à tout risquer, se jette à genoux, invoque le ciel, se relève et s'élance avec intrépidité.*)

(*Le cadre le reçoit; il est sauvé; il prend Rosa dans ses bras, remercie Pédro et les paysans, serre Picaronné contre son sein; et, comme le jour est venu, il saisit un glaive, fait faire aux paysans le serment d'arracher son épouse du château, et sort, suivi de Stéphana, de Pédro et des paysans.*)

SCENE IV.

PICARONNÉ, *seul.*

Voilà deux victimes échappées à la fureur du tyran..... mon ouvrage est imparfait si je ne parviens à sauver la troisième... Alamar ne me soupçonne pas... il me croit entièrement dévoué à ses infames caprices... agissons avant qu'il ait pu deviner mes projets.

SCENE V.

D. HERMOSA, ALAMAR, PICARONNÉ, GARDES. (*Picaronné va pour entrer dans le château.*)

D. HERMOSA, *en-dehors.*

Per los infernos, monseigneur, je vous jure que Picaronné est un traître. (*Elle entre en scène avec Alamar, suivi des gardes.*)

PICARONNÉ, *revenant en scène.*

C'est Hermosa ! tout est découvert.

ALAMAR, *apercevant Picaronné.*

Que faisiez-vous avant le jour hors du château?

PICARONNÉ, *troublé.*

Monseigneur...

D. HERMOSA, *en montrant Picaronné.*

Vengeance ! vengeance ! voilà le coupable... il m'a séduite, trahie, abandonnée !...

ALAMAR, *à Hermosa.*

Paix !... (*Hermosa se tait et reste tremblante.*) (*A Picaronné :*) Vous l'entendez, Picaronné, on vous accuse de trahison.

PICARONNÉ.

Monseigneur n'a-t-il pas déjà assez de preuves du contraire ?....

ALAMAR.

Répondez à cette femme.

PICARONNÉ.

C'est une insensée.

ALAMAR, *à part.*

Il se trouble.

PICARONNÉ, *à part.*

Tâchons de prendre de l'assurance.

ALAMAR.

Parlez, ou craignez ma colère !

PICARONNÉ, *se composant.*

Quand mon sang a coulé pour mon maître... quand je suis devenu cruel pour exécuter ses ordres, je n'aurais pas cru que les discours d'une femme intéressée à se justifier à mes dépens, eussent pu détruire tout à coup l'effet de mes actions... Un mot doit me suffire... n'ai-je pas tout à craindre en trahissant monseigneur ? tout à espérer si je continue à le servir ? Jugez-moi....

ALAMAR, *à part.*

J'avais tort de le soupçonner. (*Haut.*) Viens, serviteur zélé, tu es toujours digne d'Alamar. Tu ne sais pas que ce cœur est aussi brûlant que le ciel qui l'a vu naître..... le moindre soupçon y fait un ravage cruel. Tu es justifié à mes yeux..... Je réparerai mes torts en doublant la récompense qui t'est destinée....

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE PREMIER HOMME D'ARMES.

L'HOMME D'ARMES, *à Alamar.*

Seigneur, le prisonnier est échappé de la tour : du haut de ces remparts, on peut le distinguer dans la campagne, à la tête des paysans qu'il rassemble, en leur présentant cet enfant qui, par la désobéissance, la plus coupable a été sauvé du supplice. (*Il désigne Picaronné.*)

PICARONNÉ, *à part.*

Il faut périr.

ALAMAR, *à Picaronné.*

Serait-il possible ! Quoi ! à l'instant où je lui pardonne, l'infame me trahissait !

PICARONNÉ, *avec fermeté.*

Trahir l'homme criminel, c'est être vertueux.

ALAMAR.

Tu vas payer de tes jours ton odieuse perfidie! (*Aux gardes.*) Gardes, volez dans la campagne, et que, mort ou vivant, le fugitif soit ramené en ces lieux. (*Aux autres hommes d'armes.*) Et vous, soldats, préparez un bûcher; que la flamme vengeresse dévore cet astucieux scélérat, (*Montrant Picaronné.*) et qu'Almansine soit témoin du supplice de son digne confident. (*Les gardes sortent pour exécuter ses ordres.*) (M.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LES GARDES, LES VILLAGEOIS.

(*On charge de chaînes Picaronné : il semble résigné au sort cruel qui le menace. On élève un bûcher, les gardes sortent du château et se placent en scène. Les villageois et villageoises peuplent la scène.*

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ALMANSINE.

(*On amène sur le rempart Almansine enchaînée : elle aperçoit avec horreur le supplice que l'on prépare à son serviteur; Picaronné lui tend les bras : on le saisit, on le conduit au bûcher, on l'attache, les torches s'allument; les villageois et villageoises se jettent aux genoux d'Alamar.*)

ALAMAR.

Point de prières, je n'écoute rien; vous ne savez pas que cet écuyer perfide avait introduit dans mon château son maître, trop lâche pour oser ouvertement s'attaquer à moi; et que tous les deux ils avaient résolu de m'assasiner.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, SALVADOR.

D. SALVADOR, *s'élançant en scène.*

Tu en as menti par ta gorge.... S'il reste dans ton ame la moindre étincelle du feu sacré de l'honneur, reçois le gage du combat. (*Il lui jette son gant.*)

ALAMAR, *après s'être remis de sa surprise, et ramassant le gant.*

Téméraire! d'un seul mot je pourrais t'anéantir; toutefois je veux bien accepter ton gage, sous la condition que ce bûcher sera le tombeau du vaincu. (M.)

(*Salvador accepte d'un geste la proposition. — Combat singulier : après les plus grands efforts, Salvador est désarmé. Almansine s'évanouit. — Les gardes environnent Salvador, en lui présentant le bout des lances ; Alama lui montre le bûcher; Salvador indique qu'il va se sou-*

mettre à la loi du combat, et dit un dernier adieu à Almansine, qui est toujours évanouie. On attache Salvador sur le bûcher, à côté de son fidèle écuyer.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LE SECOND HOMME D'ARMES, GARDES.

L'HOMME D'ARMES.

Aux armes, maître; un corps nombreux de chevaliers la visière basse, les enseignes déployées, et dirigé par une jeune fille, s'avance à grands pas à travers la forêt; dans un instant ils seront en présence...

ALAMAR.

Il faut les combattre et les renverser : mais si le sort des armes m'était contraire, soldats, écoutez la volonté de votre souverain... Que le feu consume ces deux traîtres... et qu'Almansine, à l'instant même de ma défaite, tombe frappée du poignard vengeur! (M.)

(*Mouvement des troupes qui se mettent en bataille.*)

SCENE XI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, PÉDRO, STÉPHANA, PAYSANS *armés*, TROUPES DE CHEVALIERS.

(*Les chevaliers, secondés par les paysans, tombent comme la foudre sur les soldats d'Alamar. — (Mêlée.) — Alamar met lui-même le feu au bûcher; Stéphana saute à travers les flammes, coupe les liens des prisonniers, arme Salvador et Picaronné. — Tous trois combattent Alamar et deux de ses hommes d'armes. — Pendant que ceci se passe à l'avant-scène, la herse du château est enfoncée. — Pédro, à la tête de quelques chevaliers, s'élance sur le rempart, combat les assassins d'Almansine, et la délivre. — Alamar est tué par Salvador qui le précipite sur le bûcher qui s'enflamme, et bientôt disparaît, ainsi que le tyran, englouti par les feux. — Tableau général de désarmement en scène et sur le rempart.*)

ALMANSINE, *formant groupe avec son époux et sa fille.*

Grace au courage et au dévouement de ce fidèle ami, (*Montrant Picaronné.*) nous voilà réunis pour toujours.

PÉDRO.

Et ces nobles chevaliers, que j'ai eu le bonheur de rassembler, ont délivré ce pays du monstre qui le désolait.

PICARONNÉ.

Ainsi périssent tous les scélérats par les mêmes supplices qu'ils destinaient à leurs victimes! (M.)

(*Pédro unit Stéphana avec Picaronné. Les villageois et villageoises expriment leur joie et leur reconnaissance par des jeux et des danses variés.*)

FIN.